

**Après dix années de controverses,  
que reste-t-il des thèses de Francis Fukuyama?**

**Mémoire de géopolitique  
du commandant Pascal DUCRET**  
dans le cadre de l'étude dirigée « courants d'idées et relations  
internationales »

Directeur : Jean-Luc POUTHIER  
Professeur à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris

Avril 2001

## FICHE DE PRESENTATION DU FICHIER DOCUMENTAIRE

1. Après dix années de controverses, que reste-t-il des thèses de Francis Fukuyama ?
2. Commandant Pascal DUCRET
3. 6 avril 2001
4. Division A
5. Mémoire de géopolitique
6. La thèse de l'universalisation du modèle démocratique libéral a suscité de nombreuses controverses. L'objet de ce mémoire est de proposer une lecture précise de La fin de l'histoire et le dernier homme tout en la confrontant à d'autres visions prospectives de l'état de la société internationale.
7. Mots clefs : Fukuyama, démocratie libérale, choc des civilisations, PAX DEMOCRATICA,

**Après dix années de controverses, que reste-t-il des thèses  
de Francis Fukuyama ?**

Sommaire

Partie I

La thèse

La fin de l'histoire et le dernier homme ou la question de l'universalité du  
modèle démocratique libéral

Partie II

Les principales réactions

Samuel.Huntington :

Le choc des civilisations

Autres auteurs

Partie III

Nouveau temps mondial et PAX DEMOCRATICA, entre approche  
réaliste et nouvelle approche

PAX DEMOCRATICA

Au delà de la thèse : Nouveau temps mondial, une nouvelle approche non  
réaliste des relations internationales

## **Table des matières**

Introduction	Page 1
Partie I : La thèse	Page 3
1.Un vaste mouvement de remise en cause des régimes totalitaires	Page 3
2.L'évolution universelle vers la démocratie libérale	Page 11
3.Les conséquences sur les relations internationales	Page 15
Partie II : La contestation de la thèse	Page 20
1.Le choc des civilisations	Page 20
2.Autres réactions	Page 26
Partie III : Nouveau temps mondial et PAX DEMOCRATICA, entre approche réaliste et nouvelle approche des relations internationales	Page 28
1.La PAX DEMOCRATICA	Page 28
2.Vers une approche non réaliste	Page 34
Conclusion :	Page 39

## INTRODUCTION

En 1989, dans la revue américaine de renommée internationale The National Interest, paraissait un article qui eut un fort retentissement parmi les intellectuels, politologues, spécialistes en relations internationales, réfléchissant sur les sociétés contemporaines. Cet article de Francis Fukuyama s'intitulait The end of history ? Il posait comme postulat que la démocratie libérale et l'économie capitaliste seraient les systèmes politique et économique qui domineraient à terme dans le monde. En ce sens, elles seraient l'horizon indépassable dans l'organisation des sociétés humaines, sans alternative meilleure pour le bien être global, sans véritable système concurrent. Les communautés ou les Etats qui ne seraient pas encore parvenus au schéma idéal y tendraient inéluctablement. Voilà en quelque sorte l'humanité parvenue à la fin de l'histoire.

L'idée fut lancée alors que le mur de Berlin n'était pas encore tombé et surtout avant que l'effondrement du système soviétique ne survienne. Francis Fukuyama, ancien fonctionnaire de l'administration américaine et professeur à l'Université Georges Mason aux Etats-Unis, allait susciter de nombreux débats. Aujourd'hui encore, sa thèse fait référence. Souvent critiqué, Il eut en tout cas une fulgurance prémonitoire par son article, au moins en ce qui concerne le triomphe du camp libéral sur le camp communiste. Dans un climat plus apaisé, avec un peu de recul par rapport aux évènements de 1989 et 1991, notre auteur approfondit sa réflexion en publiant un livre en 1993 : La fin de l'histoire et le dernier homme .

Le temps a passé, mais après beaucoup de controverses, la question de la pertinence de la vision reste d'actualité. L'objet de ce mémoire sera d'analyser ce qui reste de la thèse de Francis Fukuyama. La démocratie libérale peut-elle être le système dominant, ou ne restera-t-elle qu'une réponse culturelle de l'Occident à la question de l'exercice du pouvoir ?

Il conviendra d'abord d'étudier la pensée de l'auteur à partir d'une lecture approfondie de son livre. Puis, nous considérerons les principales réactions à la thèse et notamment la réflexion très divergente que proposa en 1997 Samuel Huntington avec son ouvrage : *Le choc des civilisations*. Il s'agira enfin de traduire la pensée de Fukuyama, de la passer à d'autres filtres, de la replacer dans un contexte plus actualisé, et sans doute de la dépasser.

## Partie I

### La thèse de Francis Fukuyama

Nous considérerons dans cette partie la thèse développée dans l'ouvrage La fin de l'histoire et le dernier homme.

#### 1. Un vaste mouvement de remise en cause des régimes autoritaires

L'effondrement du communisme soviétique à la fin de la décennie 1980 a surpris un monde occidental en proie au pessimisme<sup>1</sup>. L'alternative socialiste posait toujours la question de l'universalité du modèle de la démocratie libérale. L'idée des Européens du XIXème siècle était que le progrès était lié au progrès démocratique. Les expériences traumatisantes des guerres mondiales, de l'idéologie totalitaire ont introduit le doute. Une vraie question hantait l'esprit des démocrates : leur modèle était-il transposable partout ? Autrement dit, pouvait-il être une aspiration de l'humanité<sup>2</sup> ?

En 1983 , Jean-François Revel n'écrivait-il pas « que la démocratie, après tout, pourrait bien se révéler n'avoir été qu'un accident de l'histoire, une brève parenthèse qui est en train de se refermer sous nos yeux<sup>3</sup>... » ? L'auteur estimait que les démocraties européennes et américaines n'avaient

---

<sup>1</sup> Francis Fukuyama, La fin de l'histoire et le dernier homme (traduit par Denis-Armand Canal), Paris, Gallimard, 1992, p 27.

<sup>2</sup> Francis Fukuyama, op cit p 32.

<sup>3</sup> Jean-François Revel, Comment les démocraties finissent, Paris, Grasset, 1983.

pas la force de résister aux totalitarismes du fait même de ce qui constituait leur nature : La pluralité, le doute, le débat autocritique<sup>1</sup>.

Or, la brusque disparition de l'URSS a estompé ce pessimisme<sup>2</sup>. L'analyse de la seconde moitié du siècle montre que partout les régimes autoritaires de droite comme de gauche se sont effondrés ou ont connu des crises sévères. Dans beaucoup de cas des démocraties stables et prospères se sont installées.

### La chute des régimes de droite

La remise en cause des régimes autoritaires a commencé dans les années 1970 en Europe méridionale, au Portugal puis en Espagne. Elle continua en Amérique latine et aussi en Asie du Sud-Est lors de la décennie suivante. Les dictatures pour la plupart militaires ont laissé progressivement la place à des régimes de nature démocratique par le biais d'élections régulières. Rétrospectivement, on peut analyser leur chute par une carence de légitimité. Très souvent les dictatures se justifiaient en invoquant leur caractère transitoire vers la démocratie qui, au moins au niveau de la déclaration, constituait l'état final recherché. Pour ces gouvernements sans véritable légitimité, l'échec économique a souvent été un accélérateur du renversement<sup>3</sup>. Cette vague de fond démocratique en Europe du sud et en Amérique latine démontrait l'erreur des analyses qui estimaient que beaucoup de peuples n'étaient pas prêts ou inaptes à la démocratie. Il est vrai que la pression extérieure était importante. Mais il est vrai aussi que ces changements se sont opérés grâce à une société civile forte, un appui de l'Eglise, et une véritable aspiration des peuples au mode de vie occidental. Les populations de ces pays avaient admis que la démocratie était la seule source de légitimité.

---

<sup>1</sup> Francis Fukuyama, op cit p 34 .

<sup>2</sup> Francis Fukuyama, op cit p 36 .

<sup>3</sup> Francis Fukuyama, op cit p 39 .

## L'échec des régimes communistes et totalitaires de gauche

Les dictatures d'Amérique latine ou d'Europe méridionale n'ont jamais eu le dessein de modeler la société. Il s'agissait plus pour elles de les contrôler. La sphère privée était plutôt préservée. De même les Eglises, les associations, les syndicats n'étaient que peu menacés. Or, l'Etat totalitaire est de nature radicalement différente car, par le biais d'une idéologie, il fournit une conception globale de la vie humaine. L'Etat soviétique, par exemple, s'est attaqué à toutes les sources d'autorité, les partis politiques, l'Eglise, les entreprises,... Ce qui restait était sous contrôle très strict, l'individu n'avait plus de lien qu'avec l'Etat omnipotent. Un homo sovieticus devait naître, fruit de l'éducation et de la propagande. La cohésion sociale était assurée par la certitude de la supériorité du modèle, de gratifications, du désir d'ordre et de sécurité et le sentiment d'appartenir à une grande puissance. Ainsi, l'Etat soviétique semblait en mesure de durer indéfiniment et de propager son modèle à travers le monde. Cependant, la véritable faiblesse de L'URSS résidait dans son économie. Or, le régime avait pour mythe fondateur l'augmentation du niveau de vie par la dictature du prolétariat et le paradis communiste. Toute la légitimité reposait sur ce discours. L'échec économique ne servit que de catalyseur dans l'effondrement du système de croyance. Le dysfonctionnement était général dans toute l'Union soviétique. L'échec principal résidait dans le fait que le régime n'avait pu dominer la pensée ; le citoyen soviétique avait conservé son autonomie de réflexion et il avait compris que le parti avait créé un nouveau système de classe où les corrompus issus du parti ressemblaient étonnement aux boyards de l'empire russe.

Le peuple russe a finalement étonné car il était supposé être passif. Mais comme l'expliquait Vaclav Havel la situation n'était plus que « post-totalitaire<sup>1</sup> » en 1989.

---

<sup>1</sup> Francis Fukuyama, op cit p57

Les démocraties populaires et l'URSS ne vivaient plus que dans l'ombre des pratiques totalitaires très dures des années 1930-1950. L'idée de démocratie n'y était pas morte comme l'ont montré les événements de Budapest en 1956 et de Prague en 1968.

En Chine, Deng dès 1978 lança des réformes pour libéraliser l'économie. Or un Etat totalitaire qui tolère un espace privé extensif ne peut plus être complètement totalitaire. Le gouvernement comprit que sa légitimité pouvait être garantie en se présentant comme le modernisateur de l'économie et non plus comme le gardien de l'idéologie marxiste. Le changement provoqua la manifestation des étudiants à Pékin qui fut réprimée violemment. La Chine reste ainsi une dictature parmi d'autres en Asie, sans cohérence idéologique et dont le modèle politique n'attire plus comme lors du bond en avant de Mao.

Certes, il demeure des régimes de type communiste à Cuba, en Corée du Nord, en Chine, mais ce qui reste aujourd'hui, c'est la perception générale que le régime communiste correspond à « un degré élevé d'arriération politique et économique<sup>1</sup> ».

---

<sup>1</sup> Francis Fukuyama, op cit p60

Pourtant, à la suite de la débâcle de ces régimes, la démocratie a du mal à s'installer. Elle paraît être en permanence sous la menace d'un nationalisme de type serbe ou russe. Il semble donc prématuré de parler de la fin des Etats forts. Il s'agit d'être très prudent dans l'analyse de la période de transition. Il n'en reste pas moins que le totalitarisme a échoué dans sa tentative de créer un homme nouveau.

### La révolution libérale mondiale

Parallèlement à la crise générale des régimes autoritaires, s'est produite une révolution toute aussi considérable. Sa manifestation la plus spectaculaire a été le formidable décollage économique de l'Extrême-Orient depuis la seconde guerre mondiale. L'observation attentive du phénomène a conduit les dirigeants chinois à reconnaître que le système socialiste laissait le pays appauvri. Les réformes décidées amenèrent à la phase terminale du communisme dans l'empire du milieu. L'idée qui se propagera est que le sous-développement est dû pour une bonne part au degré insuffisant de capitalisme pratiqué. La privatisation et la liberté de commerce sont devenues les clefs de l'efficacité économique. La pensée libérale et mercantiliste devient ainsi la panacée.

La fin du XXème siècle aura été marquée par la crise de l'autoritarisme et du socialisme. Il ne reste dès lors qu'une idéologie potentiellement universelle : la démocratie libérale, doctrine de la liberté individuelle et de la souveraineté populaire. Les principes de liberté et d'égalité consacrés par les révolutions américaines et françaises ont « prouvé qu'ils étaient non seulement durables mais qu'ils pouvaient ressusciter<sup>1</sup> ».

---

<sup>1</sup> Francis Fukuyama, op cit pp 68. L'auteur précise que pour avoir une vue d'ensemble sur le réexamen de la légitimité des dictatures révolutionnaires en Amérique latine pendant la dernière décennie, voir Robert Barros, « The Left and Democracy : Recent Debates in Latin America », in Telos 68 (1986), pp. 49-70.

Pour Fukuyama, libéralisme et démocratie sont des concepts séparés. Ainsi le libéralisme politique peut être défini « comme un système légal qui reconnaît certains droits individuels ou libertés indépendants du contrôle de l'Etat ». C'est par exemple le Bill of Rights américain. La démocratie, quant à elle, c'est « le droit universel de participer au pouvoir politique, c'est-à-dire le droit qu'ont tous les citoyens de voter et de prendre part à la vie politique ». Les deux principes sont très fortement liés mais en théorie ils peuvent être séparés. Cela a été le cas dans l'Angleterre du XVIIIème siècle. L'Iran a un système démocratique car il s'y tient des élections mais il n'y pas véritablement garantie de certains droits comme la liberté de religion ou d'expression<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Francis Fukuyama, op cit pp 69.

Dans le domaine économique, selon Francis Fukuyama « le libéralisme est la reconnaissance du droit à la liberté des activités et des échanges économiques, fondée sur la propriété privée et les lois du marché ». Aujourd'hui, on parle plus volontiers d'économie de marché que de capitalisme, terme empreint d'une connotation péjorative<sup>1</sup>.

Le modèle, au delà des péripéties historiques, de retours en arrière, de cas de non prospérité, semble être celui qui demeure à l'aube du troisième millénaire. Ce qui « apparaît victorieux n'est pas tant la pratique libérale que l'idée de libéralisme ». Plus aucune idéologie à prétention universelle n'est en mesure de se poser en rivale ; paradoxalement, même les non-démocrates sont réduits à utiliser le critère démocratique pour justifier leur orientation.

L'Islam pourrait constituer un type de modèle alternatif car il se perçoit comme un système cohérent à portée universelle. Il menace dans beaucoup de pays les pratiques libérales. Son renouveau marque une véritable puissance d'attraction. Mais, en fait, il n'attire pas hors des zones préalablement islamisées. Au contraire, le fondamentalisme ne fonde sa légitimité qu'en s'affichant en réaction face à la menace que constituent les valeurs modernes à l'égard de la tradition islamique.

Le résultat est là, il y a environ soixante pays à présent qui ont un système démocratique libéral bien ancré dans la vie politique. La diffusion croissante du modèle reste l'événement macro politique majeur du siècle passé et prouve que les valeurs de liberté et d'égalité ne sont pas un fait ethnocentrique. Et si l'on considère que le développement de la liberté est le vrai moteur de l'histoire, alors on peut penser que s'il n'y a pas d'alternative au modèle démocratique libéral pour l'amélioration de la condition humaine, il est possible d'envisager la fin de l'histoire.

---

<sup>1</sup> Francis Fukuyama, op cit p 69.

Fukuyama confesse que l'idée d'une fin de l'histoire n'est pas nouvelle. Kant avait déjà évoqué un point final : la réalisation de la liberté humaine. L'analyse a été reprise et développée par Hegel qui pensait que « l'histoire du monde n'est rien d'autre que le progrès de la conscience de la liberté ». L'incarnation de la liberté était l'Etat constitutionnel moderne. Hegel ,en proclamant que l'histoire se terminait à la victoire de Napoléon contre la monarchie prussienne à Iéna en 1806. Hegel voulait dire que « les principes de liberté et d'égalité qui sous-tendent l'Etat libéral moderne avaient été découverts et réalisés dans les pays les plus avancés, et qu'il n'y avait pas de principes ou de formes d'organisation sociale et politique alternatifs qui fussent supérieurs à ceux du libéralisme<sup>1</sup> ».

---

<sup>1</sup> Francis Fukuyama, op cit pp90-91

## **2. L' évolution universelle vers la démocratie libérale**

Quelles sont les raisons objectives de l'inéluctabilité de la propagation du modèle démocratique libéral au reste du monde ?

### **L'intégration économique**

Pour Fukuyama, la victoire de l'économie libérale semble plus facile à expliquer que la victoire de la démocratie dans le domaine politique. Le capitalisme a montré une plus grande efficacité que les systèmes à planification centrale, car il a mieux utilisé le progrès technologique et s'est mieux adapté à la division mondiale du travail. La mise en place progressive d'un grand marché, l'accès à l'information, le degré élevé de connaissance nécessaire à une économie décentralisée aux centres de décision multiples ont créé une société post-industrielle qui a rendu obsolète l'économie de type socialiste inapte à la complexité. Ainsi, pour l'auteur, « le degré de liberté des sociétés se mesure à leur capacité à régler et à planifier une économie de type capitaliste ». Sans un vaste secteur de compétition et sans prix fixés par le marché, il n'y a pas d'accès possible à une économie moderne.

Le développement de l'Asie montre que le libéralisme est la voie qui peut permettre à tous les pays d'accéder au développement économique moderne. Pourtant, certaines économies étaient déjà très orientées vers le marché comme en Amérique du sud par exemple. La stagnation pourrait s'y expliquer par l'existence d'une résistance culturelle ou par des raisons politiques. L'Amérique latine, longtemps marquée par le modèle mercantiliste espagnol et portugais a eu aussi à composer avec des politiques progressistes décourageantes pour l'initiative privée.

Le « mécanisme » fondé sur les principes économiques libéraux explique la création d'une culture universelle de la consommation. « Le monde économique, productif et dynamique, engendré par la technologie avancée et par l'organisation rationnelle du travail, possède un énorme pouvoir

d'homogénéisation et d'assimilation ». Le modèle relie les sociétés par son pouvoir d'attraction (« la victoire du magnétoscope »)<sup>1</sup>.

### La nécessité des démocrates

Cependant, peut-on conclure que les règles de la physique moderne, qui ont présidé au formidable développement de l'économie de marché, peuvent aussi conduire à la démocratie libérale ?

L'observation du monde montre qu'il y a un très fort lien entre modernisation socio-économique et apparition de la démocratie. Cela a été vrai pour le Japon, la Corée du sud par exemple. On peut l'expliquer par trois raisons. La première serait que seule la démocratie parviendrait à gérer la complexité des intérêts conflictuels engendrés par une économie moderne, ce que le marché ne peut faire. La régulation ne peut s'accomplir que dans le débat et dans un contexte de légitimité forte. Il suffit de penser aux problèmes d'environnement, de financement d'infrastructures lourdes. La deuxième raison serait que les régimes autoritaires ont tendance à dégénérer avec le temps et plus rapidement encore face à une société technologiquement avancée. La dernière raison serait que le développement économique produirait une classe moyenne nombreuse, demandeuse de participation politique et d'égalité de droits<sup>2</sup>.

De plus, la croissance des classes moyennes est fortement liée à l'éducation. Celle-ci est un corollaire de la démocratie. L'avancée scientifique ne semble exister que dans les sociétés les plus libérales, les plus ouvertes au débat.

Fukuyama ne s'estime pas satisfait par ces arguments et il revient à Hegel, interprété par un autre philosophe, franco-russe, Kojève. L'Homme serait mû par le désir de « reconnaissance », et c'est pourquoi il est un être social. L'histoire humaine dès lors, peut être vue comme la recherche d'un moyen de satisfaire à la fois les maîtres et les esclaves dans leurs désirs de

---

<sup>1</sup> Francis Fukuyama, op cit pp 136-137.

<sup>2</sup> Francis Fukuyama, op cit pp 141-155.

reconnaissance sur une base de réciprocité et d'égalité. L'histoire se terminerait avec un ordre social qui parviendrait à cet objectif. Cet ordre social est la démocratie libérale car elle garantit les droits. L'Etat de la fin de l'histoire reposerait donc sur « le pilier double de l'économie et de la reconnaissance ». Fukuyama insiste sur le fait que le développement économique favorise la démocratie libérale. Le lien entre les deux est ce désir de reconnaissance<sup>1</sup>.

Cependant, les obstacles sont nombreux pour parvenir à l'ordre social le plus favorable à la nature humaine. Il y a tout d'abord l'importance du fait national, ethnique et racial d'un pays<sup>2</sup>. La prégnance de la religion dans une société peut aussi constituer un handicap. Autrement dit, la culture d'un peuple en favorise plus ou moins le développement. Un cadre pré démocratique demeure toutefois nécessaire comme l'avait évoqué Tocqueville pour les Etats-Unis, par l'existence d'un tissu associatif ou communautaire par exemple<sup>3</sup>.

### Le défi à la diffusion du modèle

Pour Francis Fukuyama les remises en cause les plus significatives sont d'une part le fondamentalisme islamique et d'autre part les régimes asiatiques qui parviennent à combiner économie libérale et autoritarisme politique.

Le renouveau islamique s'expliquerait par la profonde blessure due à l'échec du maintien d'une société traditionnelle cohérente et de l'assimilation des techniques et des valeurs de l'Occident. La spécificité asiatique des régimes a des causes culturelles profondes comme l'éthique du travail, l'appartenance au groupe, le poids de la famille... Le consensus à propos de l'harmonie de la communauté favorise le paternalisme autoritaire. Le degré de conformisme est très important et l'expression individuelle faible lorsqu'elle n'est pas tout simplement réprimée. Deux voies s'offrent à ces

---

<sup>1</sup> Francis Fukuyama, op cit pp 225-241. On parlerait plus volontiers de « dirigeant et subordonné » que de « maître et esclave » dans une société démocratique.

<sup>2</sup> Francis Fukuyama, op cit pp 249.

<sup>3</sup> Tocqueville, De la démocratie en Amérique, Paris, vol II, G. F. Flammarion.

pays : celle du Japon actuel qui voit ses traditions patriarcales s'effacer, ou un radicalisme dû à une perception du succès basé sur le socle fort de la tradition conjugée à la vision d'un monde occidental perçu comme en voie de déliquescence sociale.

On constate ainsi dans le monde d'aujourd'hui une homogénéisation par la technologie et le libéralisme. Mais la persistance des peuples induit des résistances car le plus souvent la Nation, l'ethnie, la religion sont des pôles centraux d'identification..

### **3. Les conséquences sur les relations internationales**

Fukuyama ne se satisfait pas des thèses réalistes d'auteurs comme Morgenthau ou Kissinger<sup>1</sup> .

Ceux-ci ont pourtant beaucoup influencé la politique extérieure des Etats-Unis. Pour lui, la recherche de la maximisation de la puissance des Etats dans une société internationale considérée comme anarchique ne peut pas rester un principe indépendant des autres phénomènes de sociétés. Ainsi la paix civile due au libéralisme devrait avoir une conséquence sur les relations entre Etats.

L'économiste Joseph Schumpeter avait déjà avancé l'idée que les sociétés libérales démocratiques étaient résolument pacifiques et anti-impérialistes car elles fournissaient d'autres exutoires pour les énergies que la guerre comme dans les sociétés de type aristocratique. La nature non belliqueuse des démocraties se constate dans les relations qu'elles entretiennent entre elles. Il n'y a pas de cas où deux d'entre elles se soient faites la guerre. Elles semblent manifester peu d'intérêt pour une domination mutuelle, car elles partagent les principes universels de respect des droits et de la légitimité. Comme le dit John Muller, il n'est même pas « pensable subliminalement » que le Danemark et les Pays-Bas puissent se faire la guerre.

Le nationalisme peut être avancé pour contredire cette idée, mais Fukuyama pense que le phénomène pourra être jugulé par le libéralisme comme l'a été le phénomène religieux . L'exemple de l'Union européenne est à ce titre instructif. La tolérance y devient une règle.

#### **Monde post-historique et monde encore dans l'histoire**

La politique de puissance dominera encore dans le monde non encore parvenu à la démocratie libérale. Le nationalisme et le sous-développement y entraîneront des différences significatives de comportement.

---

<sup>1</sup> Francis Fukuyama, op cit pp 282.

Dans le monde post historique, l'axe principal d'interaction serait d'ordre économique. Les Etats-nation subsisteraient mais les souverainetés seraient amputées par les règles du marché.

En revanche, le monde resté dans l'histoire connaîtra encore des conflits de tous types, religieux, idéologiques, ... La frontière entre les deux mondes restent encore très floue. L'espace de l'ex URSS et le monde asiatique sont encore incertains. Cependant, les deux mondes continueront de se heurter le long de plusieurs axes : l'approvisionnement pétrolier, les flux migratoires, les problèmes « d'ordre du monde » comme l'écologie, les transferts de certaines technologies jugées dangereuses. Les démocraties seraient ainsi poussées à se protéger ou à promouvoir leur mode politique dans l'autre monde. L'ultima ratio continuerait ainsi dans une certaine mesure à réguler les rapports entre les deux mondes.

### L'ultime question

La dernière partie de La fin de l'histoire et le dernier homme est consacrée à l'examen de la pérennité de la démocratie libérale. Ce type de gouvernement ne porte-t-il pas les germes d'un éventuel effondrement comme cela a été le cas pour le communisme ?

En premier lieu, la démocratie libérale ne semble pas régler complètement le problème de l'égalité. La distribution inégale des capacités, la division rationnelle du travail, le poids de l'éducation et des conventions sociales, provoquent de l'inégalité sociale et ainsi des tensions importantes au sein des sociétés avancées.

D'autre part, le communautarisme croissant dans certaines sociétés pourrait faire naître un véritable danger d'implosion du système démocratique. Car en multipliant les droits de certains groupes, l'Etat reconnaît implicitement qu'il existe quelque caractéristique transcendante à la citoyenneté. La conséquence en est qu'il n'y a plus de communauté nationale mais des groupes cherchant à maximiser leurs intérêts en utilisant le conflit si nécessaire.

Le relativisme, cette attitude ou doctrine qui prône que toutes les valeurs sont relatives et qui remet en cause toute perspective, représente aussi un grand danger. Un véritable travail de sappe des bases des sociétés démocratiques peut être entrepris. Un nouveau nihilisme pourrait naître à partir d'une certaine frustration à l'égard du système dominant. Il n'est pas exclu que les populations soient lassées de la paix et de la prospérité et qu'elles soient tentées par un « retour à l'histoire ».

### La nécessité des exutoires de passions

Plus audacieusement, en étudiant Nietzsche, Francis Fukuyama voit un possible marasme de la société démocratique libérale. Indéniablement elle améliore le sort de la plus grande masse mais, au demeurant, par le principe égalitaire, par le développement de l'individualisme, de l'utilitarisme, le Beau, le Grand serait affadi voire complètement évacué. C'est ce qui faisait autrefois le charme des sociétés aristocratiques.

Il existe pourtant des exutoires pour ceux qui ne se satisferaient pas d'un destin commun dans les sociétés libérales. Le plus important est l'esprit d'entreprise comme le souligne Fukuyama « la nature même des démocraties capitalistes comme les Etats-Unis pousse les natures les plus ambitieuses et les plus talentueuses à se diriger vers les affaires plutôt que vers la politique, l'armée, l'université ou l'Eglise ».

Un autre exutoire réside dans la politique de type démocratique, c'est-à-dire avec tous ses filtres institutionnels limitant largement le pouvoir. On peut ajouter d'autres formes comme le sport, où la compétition permet d'exulter les passions.

## Tocqueville ou l'importance de la vie associative

Un des grands ferments de la vie démocratique reste la vie associative dans laquelle s'épanouit dans une large mesure le vouloir vivre en commun et la citoyenneté.

Dans les démocraties modernes, la citoyenneté ne s'exerce que par le vote et les occasions de vote sont peu nombreuses. Le gouvernement reste en conséquence une entité perçue comme lointaine. En revanche, comme le décrivait Tocqueville, la citoyenneté s'exerce de façon plus satisfaisante au sein d'institutions intermédiaires comme les syndicats, les partis, les églises...

## **En conclusion**

Fukuyama ne décèle aucun signe de possible retour à l'histoire pour les sociétés démocratiques libérales. La raison domine et l'on retrouve le vieux maître Kant. Personne ne semble vouloir briser la dynamique du progrès technologique et de la prospérité. Il s'agit, pour lui, très certainement du meilleur système politique dans la pratique. L'auteur termine son ouvrage par la métaphore du convoi de chariots qui se dirigent vers la ville (la démocratie capitaliste), où certains chariots (les Etats) feraient étape définitive avant d'arriver, d'autres resteraient brûlés au bord de la route, la majorité arriverait à bon port. Mais notre auteur ne concluait pas pour autant que la majorité des chariots ne repartirait pas vers une autre direction.

En 1999, Francis Fukuyama confirmait sa thèse<sup>1</sup> : « rien de ce qui s'est passé en politique internationale ou dans l'économie mondiale, au cours de ces dix dernières années, ne remet en cause ma conclusion, selon laquelle la démocratie libérale et l'économie de marché sont les seules solutions viables pour les sociétés ».

1 Article La post-humanité est pour demain in Le monde des débats, juillet-août 1999, page 17.

## **Partie II**

### **La contestation de la thèse**

Les écrits de Francis Fukuyama ont fait grand bruit et maints auteurs se sont élevés contre la théorie de l'universalisation de la démocratie libérale. La plus célèbre antithèse restera celle du Choc des civilisations <sup>1</sup> de Samuel.Huntington, que nous considérerons en premier lieu.

#### 1. **Le choc des civilisations**

La thèse traditionnellement opposée à la vision de Francis Fukuyama est celle développée par un professeur de Harvard, Samuel Huntington. Depuis 1993, d'abord dans un article dont le titre était Le choc des civilisations puis par un ouvrage du même titre, il diagnostique un monde qui est et sera l'enjeu de rivalités entre civilisations. Les affrontements seront en quelque sorte le moteur de l'histoire. Cette thèse a fait grand bruit et a été reprise par l'administration américaine.

Les quelques phrases suivantes résument bien l'œuvre prospective de Samuel.Huntington « Mon hypothèse est que, dans le monde, les conflits n'auront pas essentiellement pour origine l'idéologie ou l'économie. Les grandes causes de division de l'humanité et les principales sources de conflits seront culturelles.

---

<sup>1</sup> Samuel Huntington, Le choc des civilisations, éditions Odile Jacob, 1997, Paris.

Les Etats-nation continueront à jouer le premier rôle dans les affaires internationales, mais les principaux conflits politiques mondiaux mettront aux prises des nations et des groupes appartenant à des civilisations différentes. Le choc des civilisations dominera la politique mondiale. »

« Le sentiment d'appartenance à une civilisation va prendre de plus en plus d'importance dans l'avenir, et le monde sera dans une large mesure façonné par les interactions de sept ou huit civilisations majeures : à savoir les civilisations confucéenne, japonaise, islamique, hindouiste, slave-orthodoxe, latino-américaine et peut-être africaine. Les plus importants conflits auront lieu le long des lignes de fractures culturelles qui séparent ces civilisations. »

Samuel Huntington joue ainsi l'option du déterminisme conflictuel entre des civilisations qui seraient irréductiblement différentes : la démocratie libérale n'est pas le seul modèle universel. Il y a en fait autant de modèles que de civilisations. La preuve en est la multiplication des conflits dans le monde. Au niveau régional, les lignes de partage les plus violentes opposent l'islam à ses voisins chrétiens, hindous et africains. Au niveau planétaire, c'est la division entre l'occident et le reste du monde qui est prévalente. Pour l'année 1993, 48 conflits sanglants entre civilisations ont été comptabilisés. Y aurait-il alors un retour des guerres liées à la religion ? Depuis dix ans les faits sont troublants. Au Soudan, en Palestine, au Caucase, en Asie, en Europe, la thèse semble accréditée par les oppositions dramatiques entre des peuples de différentes confessions et de civilisations différentes.

Cependant en analysés cas par cas, ces conflits ne peuvent être exclusivement considérés comme conséquences de tensions entre les civilisations. Au delà d'une autre réduction qui consiste à ne considérer ces conflits que sous l'angle de l'opposition entre riches et pauvres, il apparaît que souvent il y a tension autour du fait ethnique, de ressentiments et de frustrations d'entités minoritaires en terme d'exercice du pouvoir.

La thèse de Samuel. Huntington apparaît ainsi judicieuse et corroborée par les faits. Elle peut pourtant être contestée par au moins un argument. En effet, on peut considérer que l'approche est trop globale. Les civilisations recensées sont-elles des réalités ? Y a-t-il véritablement une civilisation slave-orthodoxe ou latino-américaine ? Pour cette dernière, la racine occidentale européenne semble prégnante. On ne peut la séparer résolument du monde européen et nord-américain. D'autre part, les civilisations ne sont pas des blocs homogènes. L'Islam, par exemple, connaît des dissensions entre modérés et intégristes. Il y a des schismes irréductibles entre Chiites et Sunnites. Peut-on comparer l'Islam tel qu'il est pratiqué en Indonésie, en Bosnie et en Arabie saoudite ? L'Islam n'est pas une entité homogène, cette simplification ne recueille pas l'adhésion des experts en monde musulman.

En réalité, les conflits de certains groupes sont l'émanation de choix conjoncturels. Les vieilles rancœurs ne ressurgissent-elles pas parce qu'elles étaient enfouies au cœur de la nuit soviétique, dépassées, ou au service de la logique des blocs de la défunte guerre froide, ou plus simplement annihilées par des régimes autoritaires que soutenaient les deux grands ? Comme le déclarait Pierre Chaunu « au total, dans l'histoire religieuse du monde, les guerres de religions sont un accident très limité, une simple poussée de fièvre. <sup>1</sup> » Celles-ci sont souvent instrumentalisées au profit de raisons géopolitiques moins avouables. On peut citer à titre d'exemples récents le soutien des États-Unis aux Talibans ou au terroriste Ben Laden, le soutien des Russes à l'Azerbaïdjan contre les populations chrétiennes d'Arménie ou de Georgie.

Les logiques de puissance nationale ne sont pas nécessairement le résultat de chocs de civilisations. De même, lorsqu'on analyse la crise du Kosovo, la grille de lecture de S. Huntington nous aurait conduit à imaginer une inaction absolue des pays membres de l'OTAN.

---

<sup>1</sup> Cité par Stéphane Barsac et Christine Rancé, article Le choc des religions, Le figaro magazine, samedi 23 décembre 2000.

En effet, une situation où des populations musulmanes sont maltraitées par une nation chrétienne n'auraient jamais dû conduire à l'intervention d'Occidentaux au côté des Albanais. C'est pourtant ce qui a eu lieu. C'est la preuve que la logique des frictions entre civilisations n'est pas dominante. Tout l'honneur des pays développés d'Occident est justement de ne pas céder à cette tentation. Les multiples interventions humanitaires comme celles de Somalie, du Kurdistan, les diverses opérations de soutien de la paix passées ou en cours, montrent bien qu'il peut y avoir d'autres moteurs que la puissance dans le domaine des relations internationales. L'émotion suscitée dans les opinions publiques et chez les hommes politiques, l'élan de générosité, sont d'autres aspects que Samuel Huntington semble éluder.

Un autre problème de la théorie du professeur de Harvard est qu'elle paraît sous-estimer les zones où le fait religieux n'est plus la seule base de toute conception philosophique et politique. On songe à l'Europe, au Japon et dans une certaine mesure la Chine post-communiste. Dans ces aires géographiques, la prise en compte du phénomène culturel-religieux comme élément de reconnaissance paraît dépassé. C'est particulièrement vrai pour l'Europe. La lecture du monde, l'identification s'appuient sur d'autres normes de comportements, issues de pensées non plus exclusivement théologiques, mais aussi d'une grande expérience de la diversité des modes possibles de gestion de la cité. L'habitude démocratique, idéologique, induisent des comportements rationnels.

En fait, comme l'analyse François Géré, « la grossièreté du trait laisse pantois ». La thèse doit plutôt être considérée comme un « symptôme de la panne intellectuelle générale du narcissisme américain qui ignore la complexité du monde qui ne l'intéresse pas directement<sup>1</sup> ».

---

<sup>1</sup> François Géré, La société sans la guerre, édition Deslée de Brouver, 1998, Paris, pp 211.

En réduisant le monde à des ensembles bien catégorisés ayant entre eux des relations classiques, c'est-à-dire bien connues, et par la même peut-être maîtrisables, Samuel Huntington rassure. Il rassure surtout une population américaine, qui peut-être plus que toute autre nation, a besoin d'un adversaire, même hypothétique, pour conforter son ego.

Enfin comment ne pas voir des scénarii de politique fiction lorsque l'on examine les conclusions liées aux futurs affrontements entre monde musulman, occidental et confucéen ? Accusé après ses publications d'avoir nié les différences culturelles, la diversité de l'esprit, le professeur a essayé d'expliquer qu'il avait bien pris en compte la complexité humaine et qu'il avait agi par effort de synthèse. En somme, il suggérait par l'énormité de la proclamation, le débat, en essayant de provoquer le choc du choc des civilisations. Il reste cependant un texte intéressant notamment lorsque Samuel Huntington aborde les évolutions démographiques et les mouvements migratoires. Ceux-ci ne seront-ils pas l'objet des futures conflictualités et les éléments déclenchant de profonds changements<sup>1</sup> ? Francis Fukuyama élude complètement ces données. Pourtant la vitalité et la masse d'une population pourrait s'avérer à la base de volontés belliqueuses. Rappelons nous de la France des guerres de l'Empire et de la Révolution, de l'Allemagne hitlérienne<sup>2</sup>. Pensons à une Russie qui se dépeuple, une Europe qui vieillit, l'Asie et l'Afrique en pleine explosion de la natalité. Le chaudron proche-oriental, avec ses déséquilibres démographiques entre Palestiniens et Israéliens pourrait-il être un laboratoire des tensions du futur ?

Mais il n'est pas le seul à estimer que Francis Fukuyama n'est pas dans la vérité. Yves Lacoste, directeur de la publication de géopolitique Hérodote, définit les grands ensembles du troisième millénaire<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> François Géré pose la question dans l'op cit pp 110-110 en citant les travaux de démographes comme Jean-Claude Chesnais.

<sup>2</sup> Lire Henri de Wailly, L'effondrement, éditions Perrin, 2000, Paris.

<sup>3</sup> Yves Lacoste, article Tout sauf la fin de l'histoire, Le Monde du 24 octobre 1997.

Ceux-ci se définissent par leurs représentations donc par nombre de données religieuses et culturelles. Il s'agit du monde musulman, de l'Inde, de la Chine, des archipels et péninsules qui correspondent au Pacifique occidental, de l'Occident qui comprend le continent américain, l'Europe, l'Australie, et enfin de l'Afrique subsaharienne. Là aussi Yves Lacoste, introduit les modes de pensée et particulièrement le fait religieux comme une des données essentielles de la géopolitique.

En fait ce qui pose problème par rapport à Francis Fukuyama, c'est la mise en avant de la religion comme élément structurant de mondes radicalement différents. Ainsi une certaine part d'irrationnel serait à prendre en compte. Fukuyama reste dans le domaine de César. Il considère que le monde de César au niveau des systèmes politiques s'uniformisera dans la pratique démocratique et l'économie de marché, mais il ne cherche pas à se mêler des affaires de Dieu. En cela il est profondément marqué par le monde occidental auquel il appartient. Ce monde qui a séparé dans ses mythes fondateurs Dieu et l'Homme, en laissant à celui-ci la liberté d'organiser le monde.

Alors peut-on encore penser comme Z.Brzezinski à propos du Choc des civilisations, « une œuvre révolutionnaire qui va révolutionner notre vision des affaires internationales , indiscutablement, une vision géopolitique prospective est née qui peut parfois être corroborée par les conflits actuels. Cette vision de l'histoire peut-elle être à la base de l'action ou de la politique étrangère des Etats notamment des Etats-Unis » ? Pour toutes les raisons évoquées précédemment, il semble bien que non.

Fukuyama considère que le monde est dans la fin de l'évolution politique car il est convaincu que le système démocratique capitaliste s'étendra inéluctablement à toutes les sociétés. Samuel Huntington par sa thèse suggère plutôt que la démocratie libérale est d'essence occidentale et qu'elle ne peut ainsi s'appliquer de la même façon à des civilisations profondément différentes. L'histoire sera mue par des antagonismes entre les différents mondes.

## **2. Autres réactions**

Beaucoup d'auteurs ont immédiatement réagi à l'article de 1989, directement dans la revue *The National interest* comme Allan Bloom ou Pierre Hassner et dans d'autres publications.

Pour Allan Bloom le libéralisme l'a emporté mais il se peut qu'il soit non satisfaisant. Le fascisme n'aurait pas véritablement révélé ses funestes possibilités. Il voit en ce dernier une tentation pour des sociétés d'Afrique ou du Moyen-Orient qui ont du mal à intégrer la modernité et même pour les sociétés européennes qui ne parviendraient pas à juguler les flux migratoires. Cet auteur semble ainsi marqué par les mouvements nationalistes ou d'extrême droite du début de la décennie 1990 en Europe. Mais lui aussi, comme Samuel Huntington, voit des résistances à la modernité et au modèle dominant ainsi que des bouleversements possibles dus aux mouvements de population. C'est ce qu'évite d'aborder Francis Fukuyama. Pierre Hassner comme Gertrude Himmelfarb opposent l'expérience de l'Holocauste pour contrer Fukuyama. L'histoire n'est pas prévisible et rien ne permet de dire qu'une nouvelle idéologie ne puisse surgir et concurrencer à nouveau la démocratie libérale. C'est ce qu'exprime Alain Besançon quand il prévoit que le communisme ne s'évaporerait pas complètement. Cette idéologie, même si elle n'est plus suivie stricto sensu, induit encore des codes de comportements et un simulacre qui pourrait être source d'histoire.

J.F Revel, auquel Fukuyama avoue son admiration, ne pense pas que les deux tiers de l'humanité non encore parvenus au modèle prôné par l'auteur de la fin de l'histoire y parviendront automatiquement. Pour lui le libéralisme émerge comme le meilleur système politique et social mais rien ne prouve qu'il ne puisse y avoir des retours en arrière dans les sociétés. Il préconise d'ailleurs aux démocraties de se doter d'une politique mondiale d'extension de la démocratie et de se donner les moyens d'influer sur l'histoire au lieu d'attendre la réalisation d'une très hypothétique dialectique. C'est ce que

nous considèrerons au début de la troisième partie en abordant la notion de « soft power ».

## Partie III

### **Nouveau temps mondial et PAX DEMOCRATICA, entre approche réaliste et nouvelle approche des relations internationales**

#### **1. La PAX DEMOCRATICA**

La fulgurance de la vision de Francis Fukuyama pourrait-elle ne traduire que le contexte dans lequel elle s'inscrit ? Le professeur est de nationalité américaine et sans doute, la position dominante de son pays n'est-elle pas sans influence sur sa pensée.

#### La prétention à l'universalité

La situation des Etats-Unis rappelle à bien des égards celle de l'antiquité grecque lorsqu' Athènes dominait le monde hellénistique. On se rappelle l'exhortation de Thucydide dans l'histoire de la guerre du Péloponnèse face aux soldats lors d'un siège : « nous servons aux autres peuples de phare et de modèle ». Périclès, faisant l'éloge des institutions, déclarait « Nous servons plutôt à quelques uns de modèle que nous n'imitons les autres ».

La pensée européenne dans laquelle s'inscrit la pensée contemporaine émanant des Etats-Unis n'a pas changé en vingt-cinq siècles. L'hégémonie d'Athènes se manifestait en forçant les villes assujetties, soit à verser un tribut, soit à adopter un régime politique similaire à celui qui régissait la vie athénienne. N'est-ce pas ce qu'ont fait les Américains lorsque le commodore Perry a forcé le Japon à s'ouvrir au monde et notamment à l'économie, avec la diplomatie de la canonnière au XIX ème siècle, et plus encore de nos jours, en pratiquant la conditionnalité de l'aide aux pays en difficulté ou en

voie de développement ? Les autres pays du bloc occidental ne sont pas en reste, Le Président Mitterrand, lors du sommet de La Baule, avait exprimé la même idée à l'égard des pays africains.

### Une prétention messianique

Francis Fukuyama pourrait être le chantre de cette tradition millénaire de la culture européenne qui a toujours cru nécessaire de diffuser des découvertes fondatrices. L'idée d'un universel ,découvert comme commun, valable pour tous les hommes va être repris par Saint-Paul dans le Christianisme. On va la retrouver dans les Lumières Les droits de l'homme et du citoyen vont devenir la bonne nouvelle qu'il faut diffuser. C'est cette idée qui sera le moteur de l'action des armées de la Révolution française et dans une certaine mesure dans les armées du Premier Empire. Kipling parlait « du fardeau de l'homme blanc ».

L'avènement de la démocratie libérale, n'est-ce pas un nouveau message à faire partager ? Allan Bloom dans sa réponse à Francis Fukuyama au début la question de savoir ce qu'on devait faire de la « victoire » contre le communisme<sup>1</sup>. C'est peut-être la passion messianique américaine qui y répond. Le « manifest destiny » n'est pas un mythe aux Etats-Unis. Les origines des premiers immigrants, des protestants persécutés en Europe, ont créé ce sentiment profondément ancré dans l'âme américaine qu'il existe une destinée particulière de ce peuple. Celui-ci a un message à délivrer. La vision de Fukuyama pourrait très bien s'inscrire dans cette tradition.

Alors si dans « la maison d'habitation commune » de Marc Aurèle se trouvent bien des questions universelles comme le type idéal de gouvernement, les réponses sont avant tout culturelles. La démocratie libérale ne pourrait être qu'une réponse d'une culture, la culture européenne, à la question universelle du choix de société.

---

<sup>1</sup> Allan Bloom, The national interest, n°16, été 1989.

En ce sens, la prophétie de Francis Fukuyama pourrait bien être aussi une manifestation de l'impérialisme occidental, et plus particulièrement de l'hégémonie de « l'hyperpuissance » américaine selon l'expression chère à Monsieur Hubert Védrines, ministre des affaires étrangères .

### Une expression du « soft power » de Joseph Nye

M.Singer pose que « La puissance repose aussi bien, sinon plus, sur la capacité d'attirer qu'elle ne repose sur la capacité à contraindre<sup>1</sup> ». Joseph Nye va montrer que les facteurs tangibles de la puissance tendraient de plus en plus à être supplantés par des facteurs moins tangibles que sont la cohésion nationale et la culture. Le « hard power », c'est-à-dire la capacité à contraindre par la puissance économique et militaire, serait d'un coût trop élevé. La mise en œuvre du « soft power » parviendrait à asseoir la puissance par le partage et l'attractivité des valeurs allant de l'attraction culturelle à l'idéologie<sup>2</sup>.

M.Yourcenar résume bien l'idée quand elle fait dire à l'Imperator : « Je tenais à ce que l'esclave nettoyant le cloaque de nos villes, le barbare rôdant à nos frontières aient intérêt à voir durer Rome<sup>3</sup> ».

Joseph Nye avance que « L'universalité de la culture d'un pays et sa capacité de fixer un ensemble de règles et d'institutions qui lui sont favorables représentent d'importantes sources de puissance ».

---

<sup>1</sup> M.Singer, Weak states in a world of power, New York, Free Press, 1972, PP 59.

<sup>2</sup> Joseph Nye, Bound to lead. The changing Nature of American Power, New York, Basic Books, 1990.

<sup>3</sup> Marguerite Yourcenar, Mémoires d'Hadrien, La pléiade, éditions Gallimard.

C'est évidemment le cas des Etats-Unis aujourd'hui, qui tentent avec l'aide d'importants moyens tels les programmes de cinéma et de télévision à promouvoir « l'american way of life » et l'idée de démocratie libérale. L'Europe n'est pas en reste et constitue le meilleur allié de l'Amérique en ce domaine.

### L'attractivité du modèle

La Rome antique avait déjà pacifié largement la Gaule lors de l'insurrection de 52 avant JC. Non pas que l'action des légions ait eu un effet dissuasif, mais bien plus par le fait que les élites gauloises étaient déjà largement acquises au modèle d'organisation sociale et aux standards de la vie urbaine romaine<sup>1</sup>.

### La diffusion des modèles : L'exemple du « rêve américain »

La société de consommation américaine basée sur la liberté, la richesse, la modernité constitue un pôle d'attractivité extrêmement puissant dans le monde.

Henry Luce écrivait dans le magazine Life en 1946 que « le jazz américain, les films d'Hollywood, l'argot américain, les machines et les produits américains sont les seules choses que toutes les communautés dans le monde, de Zanzibar à Hambourg, reconnaissent en commun <sup>2</sup>».

La promulgation du modèle démocratique libéral constitue aussi une source importante de puissance, en ce sens qu'en se diffusant, il devient une norme commune de comportement permettant d'asseoir une influence, sans se remettre en cause.

---

<sup>1</sup>

<sup>2</sup> Luce (1941) cité dans l'article de Dominique Moïsi L'Amérique, l'ère de la maturité, Ramses 2000, IFRI, Dunod 1999, p 232.

## L'influence culturelle

Le vecteur culturel le plus influent est la langue. La maîtrise et la diffusion d'une langue, surtout lorsqu'elle devient vernaculaire comme l'a été le latin et comme le devient aujourd'hui la langue anglaise, forment une part de puissance. On réfléchit et on s'exprime toujours mieux dans sa langue maternelle.

L'art, forme de représentation du monde, avec la littérature, le cinéma constituent des vecteurs d'influence immatérielle sans égal. Comment vouloir ou pouvoir s'opposer à celui qui est le plus à même de créer le beau ? La Grèce puis Rome avaient fixé les canons de la beauté. Le monde chinois a considérablement influencé les représentations artistiques en Asie pendant des millénaires. L'Europe a, quant à elle, dominé largement le XIXème siècle. Aujourd'hui grâce à la puissance des maisons d'édition, des musées, des firmes cinématographiques, la place considérable que constitue New York dans l'innovation artistique mondiale, les Etats-Unis dominent actuellement la créativité.

Au delà, du simple constat de l'attractivité du modèle comme élément de puissance, le plus souvent à l'aune du cas américain, ne peut-on s'interroger sur son importance relative ? Dans le contexte actuel de mondialisation, cet élément n'est-il pas le plus important ? Dans un monde où la supériorité militaire occidentale est écrasante, ce qui semble ainsi « geler la guerre », les domaines immatériels de la puissance conjugués avec la puissance économique sont les champs contemporains de l'affrontement des Etats. La véritable puissance ne réside-t-elle pas dans la volonté d'auto-colonisation des peuples eux-mêmes par un modèle attractif<sup>12</sup>. Est-ce ce désir qu'on appelle aujourd'hui l'impérialisme américain ?

---

<sup>1</sup>Article de Dominique Moïsi L'Amérique, l'ère de la maturité, Ramses 2000, IFRI, Dunod 1999, p 233

2

## Un courant de pensée très dynamique : La pax democratica

Comme le souligne le professeur Jean-Jacques Roche, la pensée anglo-saxonne connaît une grande vitalité sur le sujet<sup>1</sup>. La thèse de l'influence de la nature des régimes politiques internes sur la pacification de la vie internationale est majeure chez les partisans de la Pax democratica. Ils s'appuient d'abord, comme Fukuyama, sur le fait que les démocraties ne se font pas la guerre. Et il est vrai que l'analyse de l'histoire prouve qu'il n'y a pas de cas contraire. L'histoire du XXème siècle prouverait même plutôt que ce sont les démocraties qui ont été le plus souvent le dernier rempart contre les excès idéologiques et contre les folies de tyrans, comme l'ont prouvé encore récemment les interventions des troupes des pays de l'OTAN dans les Balkans. De surcroît, les visions culturelles des populations, les institutions démocratiques sont des obstacles aux aventures belliqueuses. D'autre part, la tendance des démocraties est à la coopération ; il suffit de regarder l'Europe des quinze, l'association de libre échange de l'Amérique du Nord (ALENA), ou le MERCOSUR sud-américain. Le libéralisme économique permet l'interdépendance des économies et donc des intérêts. Les démocraties ont nettement la tentation de s'inscrire au sein des mêmes alliances pour contribuer à la stabilité régionale.

---

<sup>1</sup> Jean-Jacques Roche, Théories des relations internationales, éditions Montchrestien, 1999, Paris.

## **2. Vers une approche non réaliste**

### L'économie mondialisée

Dans son ouvrage, Francis Fukuyama décrit « la révolution libérale » en cours dans les pays d'Asie, en Amérique du Sud. Il introduirait sans doute aujourd'hui plus volontiers le terme de mondialisation ou globalisation suivant la terminologie utilisée dans les pays anglo-saxons. On ne peut contester qu'une partie du phénomène de mondialisation réside dans l'adoption du système libéral comme modèle dominant. A part quelques rares pays comme la Corée du Nord, la plupart des Etats adoptent ce système considéré comme le plus efficace, notamment pour le développement. La Chine reste à cet égard l'exemple qui illustre le mieux le phénomène. Ce pays reste gouverné par un régime d'inspiration marxiste, avec un parti unique, avec une économie encore très centralisée et sous contrôle étatique. Or, la Chine parvient à introduire une forme d'économie libérale car les dirigeants ont compris qu'il s'agissait d'une clef du développement.

Il n'est pas contestable que la diffusion du modèle est largement initiée par les Etats occidentaux. La « triade » constituée par les Etats-Unis, l'Europe, le Japon domine de façon écrasante le commerce mondial. Les institutions de régulations économiques, les forums comme Davos, le G7, sont placés sous l'égide d'Etats à économie de marché. Les managers du monde entier vont se former dans les écoles de commerce et de management américaines et européennes.

L'économie de marché n'est plus remise en cause. Comment cela se pourrait-il ? La mondialisation accentue l'interaction, l'interdépendance des Etats. L'Etat, lui-même, n'est plus qu'un acteur parmi d'autres sur la scène internationale. Le rôle des instances régionales comme l'Union européenne ou l'OPEP, des instances internationales comme le FMI ou l'OMC devient prééminent. Les flux de capitaux, la puissance et la transnationalité des entreprises rendent secondaire le poids des Etats. Que pèse le Mali face à Microsoft ? La Grèce est elle plus influente qu'une des trois premières

« hedge funds » américaines ? Quel Etat en développement ne tremble-t-il pas lorsque les notations et les évaluations de l'agence Moody sont publiées ?

En même temps, il règne une certaine ambiguïté quant au rôle de l'Etat. Acteur en retrait il demeure tout de même en position centrale. La crise asiatique n'a pu être jugulée que grâce aux interventions sous l'égide des Etats, par le biais principalement du FMI ou des banques centrales. Alan Greenspan, le directeur de la banque centrale des Etats-Unis (la FED) donc de l'administration au sens large, demeure l'homme vers lequel tous les yeux se tournent lorsque la situation économique connaît des tourments.

Les économies sont de plus en plus interdépendantes et c'est un phénomène qui constitue sans nul doute un facteur de paix. Dans ce domaine, même si la concurrence est forte, aucun des acteurs n'a intérêt à l'anéantissement ou à la disparition de l'autre. Les liens tissés, les réseaux ainsi établis, les intérêts en jeu font que les relations entre Etats s'apaisent. Depuis vingt-cinq ans, à partir des grands chocs pétroliers, on constate une sorte de communauté internationale d'intérêt qui permet de débloquer ou d'atténuer des situations qui auraient pu mener plusieurs fois à une crise voisine de celle de 1929. Une meilleure prise en compte des événements, une étroite coopération sont la marque du nouveau contexte économique international. Lorsque Francis Fukuyama avance la victoire et la propagation du système d'économie de marché il est dans la vérité. Personne ne conteste plus que ce mode économique est le plus efficace, même s'il comporte beaucoup d'inconvénients.

D'ailleurs même les plus vigoureux opposants à ces analyses, comme Pierre Bourdieu ou Ignacio Ramonet par exemple, n'arrivent plus véritablement à proposer une alternative. La contestation s'opère sur le champs réducteur de l'importance du rôle de l'Etat dans la régulation, et comme porte-voix des multiples exclusions sociales engendrées par un système imparfait par nature. En effet, le marché n'a pas vocation à l'ordre et à la justice sociale. Seuls l'Etat ou les initiatives privées sont à même de remédier aux détresses humaines.

## Le nouveau standard global de civilisation

Mehdi Mozafari, directeur du département de relations internationales de l'Université d'Aarhus, pousse l'analyse plus loin encore. Le phénomène de globalisation révélerait un changement profond de l'identité du monde. Nous assistons à « un processus structurel de longue durée qui, dans sa progression de nature cumulative, a produit un monde entièrement différent du précédent : un monde global. <sup>1</sup> ». L'auteur pose que les deux piliers du monde global sont le capitalisme et le libéralisme.

L'ampleur du mouvement est considérable et affecte le système des Etats. Ceux-ci adoptent des réponses différentes au processus. L'orientation vers les deux piliers n'est pas homogène. L'Iran, par exemple, n'y répond pas de la même façon que la Pologne ou l'Egypte. Mais les différentes visions du monde sont plus proches que jamais. Il n'y a plus d'alternative à la « méga-civilisation » naissante.

Certains chercheurs conceptualisent la phase intermédiaire actuelle comme la manifestation d'un « Moment Grotien » c'est-à-dire une période historique décisive où se crée un lien entre une époque et une autre. Zaki Laïdi parle du nouveau « Temps Mondial <sup>2</sup> ». Cette nouvelle civilisation aurait une identité propre, ses standards, que Mehdi Mozafari définit comme un standard global de civilisation. Il reposerait sur les trois aspects que sont l'origine laïque, la nature a-ethnique et démocratique du modèle. Ces aspects confèrent une caractéristique essentielle de cette civilisation qui est la non exclusivité. Cela veut dire qu'il ne s'y rencontre pas de critères d'identité fondés sur la race ou sur la religion.

---

<sup>1</sup> Mehdi Mozafari, Pour un standard global de civilisation : Le triangle Ethique, Droit et Politique, in , à paraître en juin 2001.

<sup>2</sup> Zaki Laïdi, Le sacre du présent, éditions Flammarion, 2000, Paris ; pp 278

L'attractivité du modèle contribuerait à faire converger l'identité des Etats. Le changement profond qui s'opère dans le processus de globalisation est « la substitution progressive de l'attraction à la coercition ». Les éléments de convergence dans les relations internationales semblent l'emporter sur les éléments de divergence. On assiste ainsi à la mise en place de nouvelles normes dans le système international. La tentation du recours à l'élément traditionnel de la puissance qu'est la force serait atténuée. Il y aurait donc un certain apaisement des relations inter étatiques.

La vision de Francis Fukuyama semble ainsi confirmée. Le phénomène démocratique, depuis dix ans, a pris une ampleur considérable. La démocratie connaît nombre de succès. En Europe de l'Est, en Afrique avec l'arrivée au pouvoir de l'ANC en Afrique du Sud, au Sénégal, au Mali, en Asie avec Taiwan et L'Indonésie, en Iran même, et récemment en Serbie.

Le phénomène gagnera-t-il le monde entier ? Nul n'est devin. Mais les prémisses sont en place. Les Etats du « centre », ceux qui par leur dynamisme et leur attractivité créent les normes, sont en position de faire partager leurs standards. La démocratie libérale est en passe d'être adoptée par la majorité des sociétés humaines parce que, comme le soulignait Habermas, l'espace public qu'elle génère, concourt à l'élaboration d'une décision rationnelle. Et qu'en ce sens, ce régime politique contribue le mieux à l'idée du vivre ensemble.

Y a-t-il alors fin de l'histoire ? L'histoire a-t-elle un sens ou ne doit elle être considérée que comme une succession d'événements ? Francis Fukuyama s'est peut-être trop avancé sur une hypothétique dialectique. Les progrès scientifiques, la gestion des ressources, les menaces sur l'environnement, sont autant de facteurs de changements historiques majeurs pour l'avenir. Lui-même, dans un récent article, prévoyait des changements considérables dans la condition humaine par l'irruption des progrès en matière de science génétique<sup>1</sup>.

---

1 Article La post-humanité est pour demain in Le monde des débats, juillet-août 1999, page 17

Ne pourrait-on pas parler plutôt de fin ou de panne des idées politiques ? Le monde occidental, à l'origine de tant d'expériences et de théories politiques, semble se satisfaire du modèle, sans parvenir à en concevoir de nouveaux. Le confort du monde bourgeois n'appelle pas de remise en cause. Une grande partie du reste du monde semble figée sur des régimes autoritaires, des sociétés de type communautaire que l'Occident rejette car il en a trop fait l'expérience.

## Conclusion

Une décennie vient de s'achever depuis l'imprévisible effondrement du monde soviétique. Tous les observateurs et les analystes de l'état du monde ont pu faire part de leurs visions prospectives. Les premiers ont vu la naissance d'un nouvel ordre mondial après l'opération « desert storm » au Koweït. Francis Fukuyama, quant à lui, prévoit la fin de l'histoire avec la diffusion du modèle démocratique libéral et une pacification progressive du monde. Samuel Huntington voit au contraire un monde divisé en civilisations qui s'opposeront irréductiblement. Avec le « nouveau temps mondial » ou l'avènement de la « méga civilisation », d'autres auteurs distinguent une période charnière entre deux époques avec la mise en place de nouvelles normes qui s'étendront à la planète et permettront probablement un nouvel âge des relations internationales. Retrouve-t-on là l'opposition entre optimistes et pessimistes, l'école réaliste ou néoréaliste contre des visions plus pacifiques ou idéalistes ? La vérité est probablement quelque part entre Francis Fukuyama, Mehdi Mozafari et Samuel Huntington. La diffusion de la démocratie et du libéralisme en un laps de temps très court à l'échelle de l'histoire des sociétés humaines est un phénomène pourtant impressionnant. On ne voit pas ce qui pourrait freiner le processus. Mais les tensions et les conflits sont encore nombreux et conforteraient à première vue la thèse du choc des civilisations. Il est probablement encore trop tôt pour savoir qui a raison. Toutefois, il semble, qu'il y a actuellement une réelle tendance au mieux vivre ensemble sur la scène internationale. La mondialisation avec la dynamique intégratrice et peu belliqueuse de l'économie, l'unipolarité, des institutions régulatrices toujours plus efficaces, l'attractivité du modèle sont des facteurs plaidant pour la thèse de Francis Fukuyama.

L'enjeu est de première importance pour l'Occident car les évolutions démographiques futures pourraient être un véritable défi. A moins que

succombant à une « mélancolie démocratique », titre d'un ouvrage de Pascal Bruckner, le modèle ne s'effondre de lui-même, miné par les maux des sociétés développées modernes. Ou bien, comme le laisse penser Francis Fukuyama dans son dernier article en 1999<sup>1</sup>, l'homme occidental, toujours à la pointe de la recherche scientifique, ne risque-t-il pas de se transformer en Faust par le biais des progrès en science génétique ? Les bouleversements qui s'annoncent dans ce domaine donnent le vertige. Comment y répondront les sociétés démocratiques avec leur éthique fondée sur les droits de l'Homme ? Ces questions hantent déjà les esprits lucides de ceux qui ont ou auront à cœur de gérer la Cité.

Depuis plus de dix ans la thèse de Francis Fukuyama est régulièrement citée. Mais a-t-il été vraiment lu et compris ? François Géré déplore « La consommation hâtive des idées sur le marché culturel a interdit d'aller plus avant dans une voie qui valait mieux que la critique réductrice qu'on lui porta en l'accusant d'identifier cette improbable fin de l'histoire avec le triomphe de l'hégémonie des valeurs américaines<sup>2</sup>. »

La question de l'universalisation du modèle démocratique libéral reste posée.

---

<sup>1</sup> Francis Fukuyama, La post-humanité est pour demain, in Le Monde des débats, juillet-août 1999.

<sup>2</sup> François Géré, op cit, pp 210.



## **Bibliographie**

### Ouvrages

Francis Fukuyama, La fin de l'histoire et le dernier homme (traduit par Denis-Armand Canal), Paris, Gallimard, 1992, p 27.

Samuel Huntington Le choc des civilisations éditions Odile Jacob 1997, Paris.

Jean-Jacques Roche Théories des relations internationales édition Montchrestien 1999, Paris.

Jean-François Revel, Comment les démocraties finissent, Paris, Grasset, 1983.

Tocqueville, De la démocratie en Amérique, Paris, vol II, G. F . Flammarion.

Henri de Wailly, L'effondrement, éditions Perrin, 2000, Paris.

M.Singer, Weak states in a world of power, New York, Free Press.

Joseph Nye, Bound to lead. The changing Nature of American Power, New York, Basic Books, 1990.

Marguerite Yourcenar, Mémoires d'Hadrien, La pléiade, éditions Gallimard.

Zaki Laïdi, Le sacre du présent, éditions Flammarion, 2000, Paris.

### Articles

Francis Fukuyama The end of history with responses by : Allan Bloom, Pierre Hassner, Gertrude Himmelfarb, Irving Kristol, Daniel Patrick Moynihan et Stephen Sestanovich, The National Interest number 16, Summer 1989.

Francis Fukuyama, La post-humanité est pour demain in Le monde des débats, juillet-août 1999.

Stéphane Barsac et Christine Rancé, Le choc des religions, Le figaro magazine, samedi 23 décembre 2000.

Yves Lacoste, Tout sauf la fin de l'histoire, Le Monde du 24 octobre 1997.

Robert Barros, The Left and Democracy : Recent Debates in Latin America, in Telos 68 (1986).

Dominique Moïsi, L'Amérique, l'ère de la maturité, Ramses 2000, IFRI, Dunod 1999.

Mehdi Mozzafari, Pour un standard global de civilisation : Le triangle Ethique, Droit et Politique, in l'Annuaire Français des relations internationales, à paraître en juin 2001.

